

Pierre Veltz

2010

Economie de la connaissance : de quoi parle-t-on ?¹

Comme le souligne Thomas Paris, les contributions ici rassemblées montrent surtout la diversité des facettes de l'« économie de la connaissance » et, simultanément, la difficulté à cerner de manière précise cette notion. Pourtant, à aucun moment, les intervenants ne semblent mettre en doute le fait que la réalité empirique (partielle) qu'ils décrivent - que ce soit sous l'angle de l'innovation dans l'entreprise, des relations entre sciences, techniques et marchés, ou du territoire - fait partie d'un nouveau monde (global), qui dessine une société et une économie profondément différente de celles qui l'ont précédé. Comment comprendre ce paradoxe d'une nouveauté qui à la fois s'impose comme une évidence et semble cependant se refuser à une caractérisation claire et nette ?

Une explication possible pourrait être la difficulté conceptuelle à s'extraire d'une réalité englobante et multiforme pour saisir les changements véritablement paradigmatiques. Sans exclure tout à fait cette hypothèse, je voudrais en proposer une autre, qui est la suivante : rien de fondamental, dans l'économie de la connaissance, n'est vraiment nouveau ; rien, sauf les intensités et les interactions de processus, qui, pris séparément, sont vieux comme le monde mais qui recomposent ensemble une configuration inédite². Le premier point explique la difficulté à cerner de façon spécifique et différenciée la nouveauté ; le second explique le sentiment puissant de radicalité des changements.

La formulation la plus précise, à mon sens, des fondements de l'économie de la connaissance est celle qu'en donnent les économistes eux-mêmes, dans la lignée des travaux fondateurs de Romer et Lucas notamment, et des théories de la croissance endogène³. Sur quoi reposent ces théories ? Très schématiquement, sur quelques conceptions très simples : le « progrès technique » n'est pas exogène, tombé du ciel en quelque sorte, comme dans les théories traditionnelles de la croissance des années 50 (à la Solow) ; l'économie des idées est radicalement différente de l'économie des objets, essentiellement parce que les

¹ Ce texte est une version du texte figurant en conclusion de T. Paris et P. Veltz (dir) *L'économie de la connaissance et ses territoires*

² D'une certaine manière, il en irait ainsi de l'économie de la connaissance comme de la mondialisation : là encore, les historiens montrent qu'il s'agit d'une réalité très ancienne, y compris dans ses principaux mécanismes, mais dont le changement d'intensité est tel qu'il s'apparente à un changement de nature.

³ Pour une histoire intellectuelle très concrète de l'émergence de ces théories dans le contexte des universités américaines des années 1980 et 1990, voir D. Warsh, *Knowledge and the Wealth of Nations. A Story of Economic Discovery*, New York, Norton, 2006

idées sont non rivales (la consommation par A n'entrave en rien la consommation simultanée par B) et cumulatives (les idées se construisent de manière cumulative sur d'autres idées ; « nous sommes juchés sur l'épaule des géants ») ; de là découle le dilemme fondateur de la « propriété » des idées (l'absence d'appropriation détruit l'incitation à investir dans le développement de techniques nouvelles ; toute appropriation privative entrave la circulation naturelle des idées et réduit de ce fait le rendement social de l'innovation). A cela s'ajoute la reconnaissance croissante par les économistes du rôle fondamental de ce que Romer appelle les « méta-idées », c'est-à-dire les institutions et les règles sociales qui canalisent, favorisent, ou bloquent la création d'idées nouvelles (par exemple, Romer range dans cette catégorie l'invention de l'université de recherche).

Mais, si les historiens exégètes de la théorie économiques peuvent qualifier l'émergence de ces visions nouvelles de révolution⁴, il est clair que celle-ci réside plus dans la reconnaissance par les économistes de réalités existantes (et anciennes) que dans la découverte de processus nouveaux, historiquement inédits. Si révolution il y a, elle est dans la théorie économique plus que dans le monde réel ! Dans un papier de synthèse récent, Jones et Romer opposent à la vision traditionnelle de la croissance fondée sur la variable clé du capital physique celle d'une économie reposant sur quatre paramètres majeurs : les idées, les institutions, la population et le capital humain⁵. Mais ils ne prétendent nullement que le rôle déterminant de ces paramètres est nouveau. Adam Smith avait sans doute raison, à son époque, de focaliser son analyse sur les ressources rares « rivales » et le capital physique : il n'ignorait ni le rôle essentiel des idées, ni celui des sentiments moraux dans l'économie. Marshall avait très bien décrit – bien qu'en termes évidemment trop littéraires pour des économistes actuels – le rôle déterminant des connaissances « diffuses dans l'air » au sein des districts spécialisés, qui étaient les formes spatiales dominantes de l'économie industrielle du dix-neuvième siècle. En réalité, quelle économie, moderne ou pré-moderne, n'a pas été d'abord une « économie de la connaissance » ? Le capitalisme a toujours été « cognitif », les externalités y ont toujours joué un rôle majeur. Même la *Wiki-économie* et le *crowdsourcing* sont des réalités anciennes ! Timothy Brook nous raconte comment les cartes de navigation au dix-septième siècle, élément fondamental s'il en fut de l'expansion capitaliste, furent améliorées en permanence grâce aux informations fournies par les navigateurs amateurs⁶. Sur le globe de Hondius, représenté par Vermeer sur sa toile « Le géographe », figurait le cartouche suivant, que ne renierait aucun théoricien actuel de la production sociale distribuée: « Nous demandons au

⁴ *Ibid.*

⁵ Charles I. Jones, Paul M. Romer, The New Kaldor facts : Ideas, Institutions, Population, and Human Capital, NBER Working Paper 15094, June 2009. <http://www.nber.org/papers/w15094>

⁶ Voir T. Brook, *Le chapeau de Vermeer, le XVII^{ème} siècle à l'aube de la mondialisation*, Payot, 2010

lecteur bienveillant, s'il devait avoir une connaissance plus complète de quelque lieu, de bien vouloir nous la communiquer à fin d'augmenter le bien public ».

On oublie trop volontiers que ce ne sont pas les institutions du marché, mais le jeu combiné de ces dernières et de celles, profondément différentes, de la science, telles qu'elles se sont construites au dix-septième et au dix-huitième siècles, avec leurs principes de libre circulation des idées et de validation par la critique féroce et incessante des pairs, qui ont façonné notre monde. Et c'est cette même histoire qui continue, avec cette particularité que les deux logiques tendent à s'interpénétrer de plus en plus intimement. Au fond, comme le note Romer⁷, il n'y a pas de « production » en économie, pas plus qu'en physique : il n'y a que des réarrangements de plus en plus profonds et radicaux du monde réel et de ses constituants, et dans ces réarrangements ce sont les idées qui mènent la danse. Il se trouve que ceci a été longtemps occultée par la vision à la Smith (ou à la Malthus) d'une économie de la rareté et de « fonctions de production » fondées sur des facteurs distincts comme la quantité de capital physique et la quantité de travail (mais pratiquement muettes sur la dynamique qualitative profonde de leur combinaison et de leur évolution, dynamique relevant de l'économie des idées). Or cette dernière se libère et émerge aujourd'hui de manière spectaculaire, en raison principalement des fabuleuses possibilités nouvelles de partage et de circulation instantanées des connaissances et des informations. Elle ne surgit pas de nulle part, mais se révèle et s'emballe du fait des propriétés intrinsèques de l'écosystème, désormais mondialisé et dopé par la révolution numérique, des idées.

S'ensuivent trois mouvements dont les contributions ici rassemblées explorent les facettes : la remise en cause des frontières, que ce soit celles des firmes, celles des secteurs, ou celles des espaces de régulation publique ; la montée des organisations horizontales en réseaux ouverts et hybrides, et la crise symétrique des hiérarchies fermées et monoculturelles ; la revitalisation paradoxale du local et du territorial. D'une certaine manière, ces trois mouvements ne font qu'exprimer la puissance des propriétés de non-rivalité et de cumulativité de l'économie des idées, dès lors que les techniques de communication libèrent les possibilités de pleine expression de ces propriétés. La déstabilisation de toutes les frontières, la montée des externalités, la domination de l'économie de pollinisation sur l'économie de propriété consacrent d'une certaine manière la victoire annoncée du modèle de la science ouverte sur celui du marché approprié. Le système des brevets et de la propriété industrielle, aujourd'hui profondément en crise, y survivra-t-il ? Rien n'est moins sûr. L'expansion des réseaux ouverts et des modèles distribués de production et d'innovation collaboratives relève de la même dynamique. Pour autant, cette expansion

⁷ Voir An Interview with Paul Romer on EconomicGrowth.
<http://www.econlib.org/library/Columns/y2007/Romergrowth.html>

n'abolit nullement l'espace concurrentiel du marché au profit d'un espace purement coopératif et désintéressé : elle crée de nouveaux et étranges espaces hybrides (étranges pour nos yeux habitués à des divisions plus tranchées, mais qui cesseront bientôt de l'être, tant ils deviennent la norme) entre l'univers de la science, de la connaissance validée par les pairs, et l'univers du marché, de l'efficacité validée par les clients et les usages. L'un n'exclut pas l'autre, l'un ne remplace pas l'autre, mais les deux s'interpénètrent, comme on le voit par exemple dans le monde du logiciel libre, désormais parfaitement intégré à l'espace marchand de l'informatique et bien éloigné des mythes libertaires et violemment anti-marchands de ses gourous fondateurs. Enfin, le fait que cette économie de la circulation fluide continue de s'agglutiner dans des territoires spécifiques, de s'articuler autour de points d'ancrage et de commutation très localisés n'est paradoxal qu'en apparence. Car là encore, c'est l'écologie des idées et de leur circulation qui commande. Comme elles l'ont toujours été, mais plus que jamais, les grandes villes sont les transformateurs électriques (Braudel) qui font monter de plusieurs crans le potentiel créateur du frottement des idées. Incontestablement, les réseaux aplanissent le monde, comme dit Friedmann⁸, en ceci qu'ils ouvrent des brèches décisives dans les fatalités de la géographie et les inégalités du lieu de naissance. Pour un enfant indien, chinois ou péruvien né loin des villes, les opportunités sont aujourd'hui incomparablement plus ouvertes qu'il y a cinquante ans. Mais comment réaliser ces nouvelles potentialités de devenir un avocat, un artiste ou un scientifique de renom, si ce n'est en rejoignant les métropoles et leurs capacités inégalées d'apparier les compétences, pour les valoriser et leur donner leur pleine dimension ?

De ces trois mouvements, les contributions de ce livre donnent des illustrations éclairantes et multiples. Mais nous ne sommes qu'au début de l'exploration de ce monde à la fois très ancien et profondément renouvelé qui est désormais le nôtre

⁸ T. Friedmann, *The World is Flat*, Penguin Books, 2005